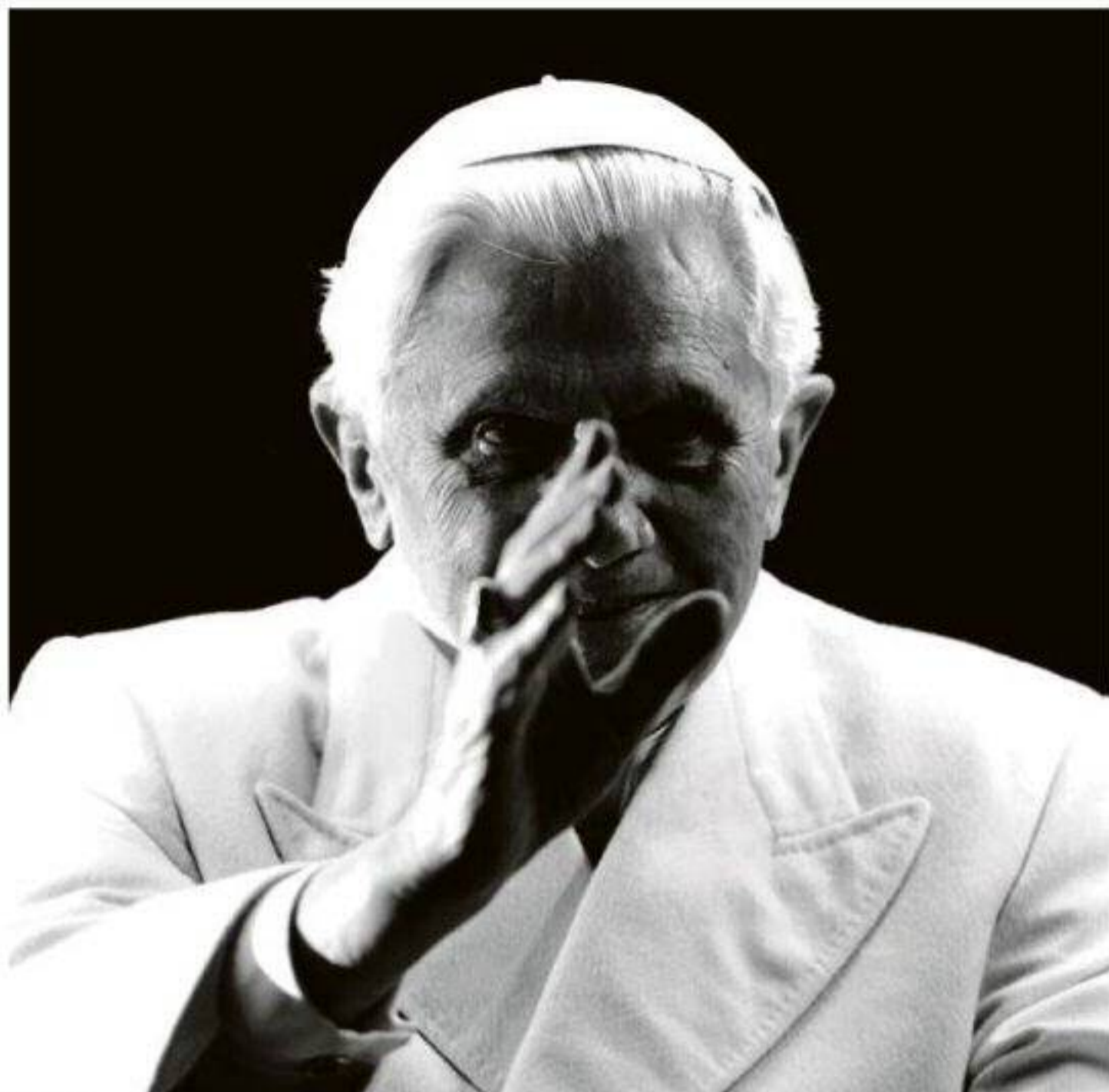


**RÉTROPORTRAIT 6/12 BENOÎT XVI, 73 ANS**

A la basilique Saint-Pierre, le 31 décembre 2010. GIAMPIERO SPISITORE/REUTERS

En 2010, le pontife néoconservateur se retrouve à devoir demander pardon pour les abus sexuels d'une Eglise perturbée.

# Pape à part

Par **MARC SEMO**

Les rayonnages avec leurs in-quarto soigneusement rangés recouvrent tous les murs du bureau. «Il y a là tous mes livres, j'en connais chaque recoin et chacun sa son histoire», explique le théologien de haut vol qui, devenu le 264<sup>e</sup> successeur de Pierre, s'est installé dans les appartements pontificaux avec toute sa bibliothèque et même sa vieille table de travail achetée au début des années 50. Et bien sûr son piano où il joue des sonates de Mozart. C'est dans cette pièce que Benoît XVI aime à écrire, dans la solitude et veillé par ses chats, comme il l'a toujours fait. Surtout quand il s'agit d'un discours difficile, comme celui qu'il vient de prononcer ce 12 juin 2010 devant 15 000 prêtres réunis place Saint-Pierre à Rome où, pour la première fois, le pape a explicitement «demandé avec insistance pardon à Dieu et aux personnes impliquées» pour les abus sexuels commis par les prêtres «à l'égard des petits». Des mots très lourds, au diapason de la gravité de ces affaires qui secouent l'Eglise depuis quatre ans, une vague partie d'Irlande qui a gagné les Etats-Unis, le Mexique et le Brésil, la Belgique ou les Pays-Bas, ainsi que sa chère Allemagne. «Ça c'est une grande crise et nous avons tous été bouleversés. On aurait presque dit un cratère de volcan d'où surgissait soudain un immense nuage de poussière qui as-

sombrissait et salissait tout, si bien que toute la prêtrise apparut comme un lieu de honte et que chaque prêtre fut soupçonné d'être l'un de ceux-là», reconnaît le pape se livrant à l'exercice inédit d'un livre-interview (1). S'il dénonce la mauvaise foi de certains articles, il reconnaît qu'il faut savoir faire face à la réalité. «C'est seulement parce que le mal était dans l'Eglise que d'autres ont pu s'en servir contre elle», insiste Joseph Ratzinger qui refuse les trop commodes théories du complot.

Cet ancien novateur, mué en néoconservateur bon teint par réaction à Mai 68, avait été appelé à Rome, il y a trente ans par Jean Paul II, pour devenir le gardien du dogme à la tête de la Congrégation pour la doctrine de la foi, l'ex Saint-Office. L'intellectuel raffiné, qui a toujours gardé l'accent allemand malgré ses années romaines, y gagna le surnom de «panzerkardinal» pour son efficacité à traquer toute déviance au sein de l'Eglise. «La bonté implique aussi la capacité de savoir dire non», aime à rappeler celui qui poursuit de ses foudres aussi bien les «marxistes» de la théologie de la libération que des penseurs par trop hétérodoxes comme son ancien ami Hans Küng, coupable d'avoir remis en question le dogme de l'infaillibilité pontificale. Joseph Ratzinger est d'autant plus conscient des enjeux autour de la pédophilie dans l'Eglise que, depuis 2001, après une première vague de scandales, un décret de Jean Paul II imposa aux évêques d'in-

former le bureau qu'il dirigeait. Ratzinger voulait déjà porter le fer dans la plaie. Le pape polonais hésitait, se souvenant de la façon dont les régimes communistes utilisaient des affaires de mœurs souvent montées de toutes pièces pour discréditer les prêtres qui les dérangeaient. A peine élu sur le trône de Pierre, Benoît XVI prit quelques sanctions. Lors de son voyage à Washington en 2008, il s'entretint discrètement avec cinq victimes d'abus sexuel. Mais il était conscient qu'il fallait marquer le coup. D'où ce discours. Mais «la repentance ne suffit pas», reconnaît-il, incitant les évêques à dénoncer de tels faits à la justice des hommes.

La voix a changé. Il tonne comme un prophète quand il évoque l'état de l'Eglise. Il en est conscient depuis des années. «Une barque qui fait eau de toutes parts et qui est en train de sombrer», lançait-il en 2005 lors du chemin de croix du Vendredi saint, quelques jours avant le conclave qui allait l'élire. Quand, au troisième tour de scrutin, il eut la majorité, il fut tétanisé. «La pensée de la guillotine m'est venue, maintenant le couperet tombe», confie Benoît XVI qui espérait un peu de repos. Le regard bleu d'acier est toujours aussi intense mais son visage est marqué par la

fatigue de la charge. Etre pape, c'est à la fois être chef d'un Etat, le Vatican avec ses 0,44 km<sup>2</sup> - ultime ancrage du règne temporel des papes -, et en même temps le chef spirituel de 1,2 milliard de catholiques. «Il en est beaucoup dehors qui semblent être dedans et beaucoup dedans qui semblent être dehors», soupire-t-il, citant ce saint Augustin qu'il aime

**RENCONTRES IMAGINAIRES**

Ils sont difficiles, voire impossibles à rencontrer. Jusqu'à début septembre, Libération, frustré, a inventé deux entretiens avec six stars intouchables à deux moments de leur vie.

tant pour expliquer la confusion de la situation tout en s'interrogeant sur son réel pouvoir. Le nouveau souverain pontife veut avant tout redonner aux catholiques la fierté de leur identité et leur unité, dans la lignée du pontificat de Jean Paul II. Sur toutes ces questions, leurs positions sont très proches mais leurs styles profondément différents. D'un côté un homme solaire, tribun qui a toujours adoré le théâtre, doté d'un grand sens politique. De l'autre, un universitaire réservé, à l'intelligence brillante mais dénué du moindre charisme. Ce pape est un monarque très solitaire à la tête d'une curie - le gouvernement de l'Eglise mondiale - déboussolée et ravagée par les luttes intestines. Il avait d'entrée de jeu l'image du «réac» et une série de gaffes retentissantes ne feront que la conforter. Lors d'une conférence à Ratisbonne en Bavière, il lie violence et islam suscitant l'indignation du monde musulman. A Auschwitz, ce pape, profondément engagé dans le dialogue avec le judaïsme, définit le nazisme comme le fait d'un «groupe de criminels» qui s'est emparé du peuple allemand semblant l'exonérer ainsi de ses responsabilités. Il prend l'initiative de lever l'excommunication pesant sur quatre évêques fidèles de M<sup>r</sup> Lefebvre... dont l'un revendique des positions ouvertement négationnistes. Tout cela occulte le sens de son message. «Alors que Benoît XVI veut promouvoir un nouvel humanisme liant foi et raison, il finit par incarner le contraire : la fermeture au monde», soupire l'historienne et vaticaniste Emma Fattorini. «Le pape travaille très seul et il est mal entouré mais surtout, à la différence de son prédécesseur, il ignore ce qu'est la communication contemporaine», renchérit Philippe Levillain, historien auteur du *Moment Benoît XVI*. Les critiques fusent de toutes parts pour dénoncer la restauration à l'œuvre. Y compris dans les formes du culte qui, au Vatican, retrouve toute sa pompe préconciliaire avec force chasubles, mitres et dentelles. Le souverain pontife, lui, ne compte pas changer de cap. «Il est temps que le chrétien soit conscient d'appartenir à une minorité et de se retrouver souvent en opposition avec ce qui est évident, logique, naturel pour ce que le Nouveau Testament appelle - et pas en un sens positif - l'esprit du monde», confie Benoît XVI.

La nuit tombe. Il est épuisé et va comme souvent regarder un DVD avec son secrétaire et quelques proches. Il adore les *Don Camillo et Peppone*, comédies sur la rivalité entre un curé et un maire communiste dans la très rouge Emilie-Romagne des années 50. Ce monde d'avant où tout était plus simple... ➤

(1) «Lumière du monde» (Bayard) dont sont extraites beaucoup des citations de l'article.

Demain: Sharon Stone, 35 ans.